

HISTOIRE

DES

CAMISARDS

J

PAR

EUGÈNE BONNEMÈRE

AUTEUR DE

L'HISTOIRE DES PAYSANS ; LA FRANCE SOUS LOUIS XIV ; LA VENDEE
EN 1793,...



PARIS

DÉCEMBRE-ALONNIER, LIBRAIRE-EDITEUR

20, RUE SUGER, 20

PRÈS LA PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS



MDCCLXIX

eux (1). C'était donc bien un châtement qu'ils prétendaient infliger, après avoir délivré leurs frères captifs, et non des meurtres qu'ils voulaient aveuglément commettre.

On dit que, pour se reconnaître dans cette première expédition, les Cévénols avaient passé par dessus leurs vêtements une blouse de toile blanche, sorte de chemise qu'ils appelaient *camisa* dans leur patois languedocien, et que de là vint le nom de Camisards, sous lequel ils furent désignés. Suivant d'autres, il leur fut donné parce qu'ils changeaient volontiers leurs chemises sales contre des blanches lorsqu'ils en trouvaient chez les catholiques qu'ils pillaient. Quatre-vingt-dix années plus tard, les révoltés de la Vendée avaient aussi adopté cette facile manière de blanchir leur linge au préjudice des patriotes. Enfin, suivant d'autres encore, il vient de *camisade*, ancien terme de guerre tombé en désuétude, par lequel on désignait une expédition nocturne, à l'heure où chacun dort dans sa seule chemise pour tout costume. Les Cévénols, en effet, affectionnaient les attaques de nuit, auxquelles les chefs royalistes de 1793 ne purent jamais décider leurs hommes dont le courage avait besoin du grand jour. Par là encore les Camisards différencient des Vendéens.

Le monde n'a jamais rien vu de semblable à cette guerre des Cévennes. Dieu, les hommes et les démons se mirent de la partie, les corps et les esprits entrèrent en lutte, et, bien autrement encore que dans l'Ancien Testament, les prophètes guidaient aux combats les guerriers

(1) Court, t. I, p. 52.

qui semblaient eux-mêmes ravis au-dessus des conditions ordinaires de la vie.

Les sceptiques et les railleurs trouvent plus facile de nier ; la science déroutée craint de se compromettre, détourne ses regards et refuse de se prononcer. Mais comme il n'est pas de faits historiques qui soient plus incontestables que ceux-là, comme il n'en est pas qui aient été attestés par d'aussi nombreux témoins, la raillerie, les fins de non-recevoir ne peuvent pas être admises plus longtemps. C'est devant le sérieux peuple anglais que les dépositions ont été juridiquement recueillies, avec les formes les plus solennelles, sous la dictée des protestants réfugiés, et elles ont été publiées à Londres, en 1707, alors que le souvenir de toutes ces choses était encore vivant dans toutes les mémoires, et que les démentis eussent pu les écraser sous leur nombre, si elles eussent été fausses.

Nous voulons parler du *Théâtre sacré des Cévennes, ou Récit des diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie du Languedoc* (1), auquel nous allons faire de larges emprunts.

Les phénomènes étranges qui s'y trouvent rapportés ne cherchaient, pour se produire, ni l'ombre ni le mystère, ils se manifestaient devant les intendants, devant les généraux, devant les évêques, comme devant les ignorants et les simples d'esprit. En était témoin qui voulait, et eût pu les étudier qui l'eût désiré.

« J'ai vu dans ce genre, écrivait Villars à Chamillard,

(1) Par Maximilien Misson, ancien conseiller au Parlement de Paris, réfugié protestant à Londres, 1701.

le 25 septembre 1704 (1), des choses que je n'aurais jamais crues, si elles ne s'étaient pas passées sous mes yeux : une ville entière, dont toutes les femmes sans exception paraissent possédées du diable. Elles tremblaient et prophétisaient publiquement dans les rues. J'en fis arrêter vingt des plus méchantes dont une eut la hardiesse de trembler et prophétiser devant moi. Je la fis pendre pour l'exemple, et renfermer les autres dans les hôpitaux.. »

De tels procédés étaient de mise sous Louis XIV, et faire pendre une pauvre femme parce qu'une force inconnue la contraignait à dire devant un maréchal de France des choses qui ne lui agréaient pas, pouvait être alors une façon d'agir qui ne révoltait personne, tant elle était simple et naturelle et dans les habitudes des temps. Aujourd'hui, il faut avoir le courage d'aborder en face la difficulté et de lui chercher des solutions moins brutales et plus probantes.

Nous ne croyons ni au merveilleux, ni aux miracles. Nous allons donc expliquer naturellement, de notre mieux, ce grave problème historique, resté sans solution jusques ici. Nous allons le faire en nous aidant des lumières que le magnétisme et le spiritisme mettent aujourd'hui à notre disposition, sans prétendre d'ailleurs imposer à personne ces croyances.

Il est regrettable que nous ne puissions consacrer que quelques lignes à ce qui, on le comprend, exigerait un volume de développements. Nous dirons seulement, pour rassurer les esprits timides, que cela ne froisse en

(1) Villars, *Mémoires*, p. 142.

rien les idées chrétiennes; nous n'en voulons pour preuve que ces deux versets de l'Évangile de saint Mathieu :

« Lors donc que l'on vous livrera entre les mains des gouverneurs et des rois, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous leur direz : car ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même ;

« Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre père qui parle en vous (1). »

Nous laissons aux commentateurs le soin de décider quel est, au vrai, cet esprit de notre père qui, à certains moments, se substitue à nous, parle à notre place et nous inspire (2). Peut-être pourrait-on dire que toute génération qui disparaît est le père et la mère de celle qui lui succède, et que les meilleurs parmi ceux qui semblent n'être plus, s'élevant rapidement lorsqu'ils sont débarrassés des entraves du corps matériel, viennent emprunter les organes de ceux de leurs fils qu'ils estiment dignes de leur servir d'interprètes, et qui expieront chèrement un jour le mauvais usage qu'ils auront fait des facultés précieuses qui leur sont déléguées.

Le magnétisme réveille, surexcite et développe chez certains somnambules l'instinct que la nature a donné à tous les êtres pour leur guérison, et que notre civilisation incomplète a étouffé en nous pour le remplacer par les fausses lueurs de la science.

(1) Saint Mathieu, ch. X, vers. 19 et 20.

20. « Non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus patris vestri qui loquitur in vobis. »

(2) Le prolix Lemaître de Sacy passe prudemment à côté de ces deux versets, sans en chercher ni le *sens littéral*, ni le *sens spirituel*.

Le somnambule naturel met son rêve en action, voilà tout. Il n'emprunte rien aux autres, ne peut rien pour eux.

Le somnambule fluidique, au contraire, celui chez lequel le contact du fluide du magnétiseur provoque cet état bizarre, se sent impérieusement tourmenté du désir de soulager ses frères. Il voit le mal, on vient lui indiquer le remède.

Le somnambule inspiré, qui peut parfois être en même temps fluidique, est le plus richement doué, et chez lui l'inspiration se maintient dans des sphères élevées lorsqu'elle se manifeste spontanément. Celui-là seul est un révélateur, c'est en lui seul que le progrès réside, parce que seul il est l'écho, l'instrument docile d'un esprit autre que le sien, et plus avancé.

Le fluide est un aimant qui attire les morts bien-aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des inspirés, et va éveiller l'attention des êtres partis les premiers, et qui leur sont sympathiques. Ceux-ci, de leur côté, épurés et éclairés par une vie meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ces natures primitives, honnêtes, passives, qui peuvent leur servir d'intermédiaires dans l'ordre de faits qu'ils croient utile de leur révéler.

Au siècle dernier, on les appelait des extatiques. Aujourd'hui, ce sont des médiums.

Le spiritisme est la correspondance des âmes entre elles. Suivant les adeptes de cette croyance, un être invisible se met en communication avec un autre, jouissant d'une organisation particulière qui le rend apte à recevoir les pensées de ceux qui ont vécu, et à les écrire soit par une impulsion mécanique inconsciente imprimée

à la main, soit par transmission directe à l'intelligence des médiums.

Si l'on veut accorder pour un moment quelque créance à ces idées, on comprendra sans peine que les âmes indignées de ces martyrs que le grand roi immolait chaque jour par centaines soient venues veiller sur les êtres chéris dont elles avaient été violemment séparées, qu'elles les aient soutenus, guidés, consolés au milieu de leurs dures épreuves, inspirés de leur esprit, qu'elles leur aient annoncé par avance, — ce qui eut lieu bien souvent, — les périls qui les menaçaient.

Un petit nombre seulement étaient véritablement inspirés. Le dégagement fluïdique qui sortait d'eux, comme de certains êtres supérieurs et privilégiés (1), agissait sur cette foule profondément troublée qui les entourait, mais sans pouvoir développer chez la plupart d'entre eux autre chose que les phénomènes grossiers et largement faillibles de l'hallucination. Inspirés et hallucinés, tous avaient la prétention de prophétiser, mais ces derniers émettaient une foule d'erreurs au milieu desquelles on ne pouvait plus discerner les vérités que l'esprit véritablement soufflait aux premiers. Cette masse d'hallucinés réagissait à son tour sur les inspirés, et jetait le trouble au milieu de leurs manifestations.

Après cette courte explication, nous allons raconter

(1) Il y a une bien belle scène dans l'Evangile de saint Luc. Une femme malade s'approche de Jésus, touche ses vêtements, est guérie : 46. « Jésus se retourna et dit : Quelqu'un m'a touché ; car j'ai senti qu'une force est sortie de moi. » Ch. VIII.

Jésus lui dit, avec le langage du Père qui parle par la bouche des inspirés :

48. « *Ma fille*, ta foi t'a guérie : Va en paix. » Ch. VIII, v. 46, 48.

les scènes prodigieuses dont les Cévennes furent témoins pendant vingt années.

Suivant Brueys, le protestant renégat, l'abbé dont on a d'excellentes comédies et de pitoyables livres de controverse religieuse, l'historien qui a su accomplir ce tour de force d'écrire trois volumes sur la révolte des Cévennes sans prononcer le nom des dragons ni le mot de dragonnade ; suivant Brueys, disons-nous, cinq ou six cents prophètes apparurent tout à coup dans le Dauphiné, puis dans le Vivarais. Ils avaient eu, suivant l'usage, un précurseur, qui n'était rien moins que le célèbre Jurieu, réfugié, ministre et professeur de théologie à Rotterdam, depuis l'attentat du 22 octobre 1685.

« Il fallait, dit l'abbé Pluquet (1), pour soutenir la foi des restes dispersés du protestantisme, des secours extraordinaires, des prodiges. Ils éclatèrent de toutes parts parmi les réformés, pendant les quatre premières années qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. On entendit dans les airs, aux environs des lieux où il y avait eu autrefois des temples, des voix si parfaitement semblables aux chants des psaumes, tels que les protestants les chantent, qu'on ne put les prendre pour autre chose. Cette mélodie était céleste, et ces voix angéliques chantaient les psaumes selon la version de Clément Marot et de Théodore de Bèze. Ces voix furent entendues dans le Béarn, dans les Cévennes, à Vassy, etc. Des ministres fugitifs furent escortés par cette divine psalmodie, et même la trompette ne les abandonna qu'après qu'ils eussent franchi les frontières du royaume. Jurieu ras-

(1) Auteurs d'un *Dictionnaire des Hérésies*, 1762, vol. in-8°.

sembla avec soin les témoignages de ces merveilles, et en conclut que « Dieu s'étant fait des bouches au milieu des airs, c'était un reproche indirect que la Providence faisait aux protestants de France de s'être tus trop facilement. » Il osa prédire (1) qu'en 1689 le calvinisme serait rétabli en France (2)... »

— L'esprit du Seigneur sera avec vous, avait dit Jurieu; il parlera par la bouche des enfants et des femmes, plutôt que de vous abandonner.

C'était plus qu'il n'en fallait pour que les protestants persécutés s'attendissent à voir les femmes et les enfants se mettre à prophétiser.

Un homme tenait chez lui, dans une verrerie cachée au sommet de la montagne de Peyra, en Dauphiné, une véritable école de prophétie. C'était un vieux gentilhomme nommé Du Serre, né dans le village de Dieu-le-Fit. Ici les origines sont un peu obscures. On dit qu'il s'était fait initiateur à Genève aux pratiques d'un art mystérieux dont un petit nombre de personnages se transmettaient le secret. Rassemblant chez lui quelques jeunes garçons et quelques jeunes filles, dont il avait sans doute observé la nature impressionnable et nerveuse, il les soumettait préalablement à des jeûnes austères; il agissait puissamment sur leur imagination, étendait vers eux ses mains comme pour leur imposer l'Esprit de Dieu, soufflait sur leurs fronts, et les faisait tomber comme inanimés devant lui, les yeux fermés, endormis, les membres raidis par la cata-

(1) Jurieu, *Accomplissement des prophéties, ou la Délivrance prochaine de l'Eglise*, 1686, 2 vol. in-12.

(2) *Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique*, V. Jurieu.

lepsie, insensibles à la douleur, ne voyant, n'entendant plus rien de ce qui se passait autour d'eux, mais paraissant écouter des voix intérieures qui parlaient en eux, et voir des spectacles splendides dont ils racontaient les merveilles. Car, dans cet état bizarre, ils parlaient, ils écrivaient, puis, revenus à leur état ordinaire, ils ne se rappelaient plus rien de ce qu'ils avaient fait, de ce qu'ils avaient dit, de ce qu'ils avaient écrit.

Voilà ce que Brueys raconte de ces « petits prophètes dormants, » comme il les appelle (1). Nous trouvons là les procédés, bien connus aujourd'hui, du magnétisme, et quiconque le veut peut, dans bien des circonstances, reproduire les *miracles* du vieux gentilhomme verrier.

Deux de ces prophètes se rendirent bientôt célèbres, et communiquèrent en foule autour d'eux le don de prophétie. L'un était un jeune homme de vingt-cinq ans, Gabriel Astier ; l'autre une jeune bergère de Crest, Isabeau Vincent, fille d'un cardeur de laine, ignorante et grossière comme l'était alors le peuple des campagnes. *La belle Isabeau* gardait les moutons chez un pauvre paysan, son parrain, la misère l'ayant chassée du toit paternel. Un homme inconnu vint, Du Serre peut-être, ou quelqu'un de ceux auxquels il avait communiqué le secret de son pouvoir ; il développa et surexcita en elle une prédisposition extatique encore à l'état latent, et la fit prophétesse.

Doutant d'elle-même, comme toutes les somnambules au début, et luttant contre cette sorte de dépossession de sa propre personnalité, elle s'essaya d'abord dans des en-

(1) Brueys, *Histoire du fanatisme*, t. I. p. 71, 91, 98, 106, 109, 110...

droits obscurs, d'où bientôt la renommée vint l'arracher pour la produire sur de plus vastes théâtres. De petite taille, ses formes grêles et amaigries, ses traits irréguliers, son visage hâlé et bruni par le soleil, son front élevé, ses yeux largement fendus, un peu saillants, noirs, doux et profonds à la fois, avaient besoin d'être embellis par l'inspiration pour lui mériter l'épithète que lui avait donnée l'admiration populaire. L'Esprit l'endormait, et rien ne pouvait plus la tirer de ce sommeil léthargique, ni le bruit, ni les coups, ni la douleur. Dégagée de tous les liens charnels, l'âme, pour un moment, vivait seule, et visible, en quelque sorte, par ses manifestations supérieures, dans le corps anéanti. Elle chantait, avec plus de grâce et de charme qu'elle ne l'eût pu faire dans sa vie habituelle, puis sa voix tonnait contre les persécuteurs de l'Église, et alors son éloquence frappait d'étonnement ceux même de ses auditeurs dont l'intelligence était cultivée. On eût dit qu'il se dégageait d'elle une force irrésistible, elle fascinait son entourage, et elle avait le pouvoir de transmettre sa merveilleuse faculté à beaucoup de ceux qui l'approchaient. Ils prophétisaient comme elle, mais bien peu le faisaient avec une élévation égale à la sienne.

Elle entraîna les foules à sa suite, et, toujours prêchant, elle arriva à Grenoble. Son succès, devant un public d'élite, fut plus grand encore qu'en présence des auditoires naïfs qu'elle avait eus jusqu'alors. Parmi les prosélytes qu'elle fit, on compte M^{me} de Bays, veuve d'un conseiller au parlement, qui devint bientôt prophétesse avec sa fille. Raillée par les uns, inquiétée par les autres, elle se retira à Livron, dans les montagnes de la Drôme. Bientôt il y eut autour d'elle trois cents inspirés à son

exemple. Elle revint alors à sa maison des champs, où ses fils, ses filles, ses valets et ses servantes se mirent à prophétiser à l'envi. Le mal devenait contagieux et gagnait du terrain. L'intendant Bouchu la fit arrêter et conduire à Tournon.

Le même sort attendait la belle Isabeau, dont Bouchu parvint aussi à se saisir. Traduite devant ses juges, elle répondit fièrement à leurs menaces : « Vous pouvez bien me faire mourir ; mais Dieu en suscitera d'autres qui diront de plus belles choses que moi (1). »

« Après plusieurs questions auxquelles elle satisfait, dit Fléchier, étant interrogée sur les discours qu'elle tenait, elle répondit avec les apparences d'une grande simplicité *qui ne laissait pas d'être affectée* (qu'en savait donc le charitable évêque de Nîmes?), qu'à la vérité elle avait ouï dire qu'elle prophétisait en dormant, mais qu'elle ne le croyait pas, ne pouvait pas le savoir, puisqu'on ignore ce qu'on fait en dormant. Quelque soin qu'on prit pour s'éclairer sur ce point, on ne put tirer d'autre réponse d'elle (2). »

Nous le répétons, il n'y a rien de miraculeux dans tous ces faits, et nous retrouvons là tous les caractères du somnambulisme naturel, de l'extase.

Par bonheur, le temps n'était pas venu encore des persécutions implacables contre les prophètes. Les plus nobles dames de Grenoble s'intéressèrent à la belle Isabeau, la visitèrent dans sa prison, passèrent, comme M^{me} de Périssois, femme d'un président de chambre au Parlement,

(1) Brueys, t. I, p. 106.

(2) Fléchier, *Relations des fanatiques*, à la suite des *Lettres choisies*.

des nuits entières au chevet de son lit, et obtinrent qu'elle fût, avec toutes les autres prophétesses, transportée à l'hôpital, où leurs bons soins ne les abandonnèrent pas.

« Les personnes pieuses qui avaient la charité de travailler à la guérison de ces pauvres malades d'esprit les empêchaient seulement de jeûner et leur donnaient des aliments fort nourrissants ; par ce moyen, on leur faisait reprendre le peu de sens que les jeûnes excessifs leur avaient fait perdre, et l'on n'avait pas ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre leur folie passée, et à les ramener peu à peu à la raison, et de la raison à la foi (1). »

C'étaient des enfants, et, comme les enfants, on les prenait par la gourmandise. Il appartenait aux nonnes et aux dévotes d'imaginer ce moyen de corruption, qui valait bien la grande foire aux consciences de Péliçon, à un écu de six livres la pièce. Quoi qu'il en soit, les bons soins calmèrent cette pauvre âme, exaspérée par la vue des souffrances de ses coréligionnaires ; la belle Isabeau sortit de l'hôpital, libre et guérie, et ses protecteurs la marièrent à un jeune et beau garçon du pays.

Mais on n'était pas parvenu à tarir la source du mal, et partout les prophètes avaient surgi sur les pas de la bergère de Crest pour continuer l'œuvre qu'elle abandonnait. « Un homme, dit Brueys, tomba comme frappé du haut mal, puis les yeux fermés, comme une personne endormie, se mit à prêcher et à prophétiser (t. I, p. 109). » De telles initiations spontanées étaient de tous les jours, et saint Paul n'avait pas reçu plus rapidement le Saint-Esprit sur la route de Damas.

(1) Brueys, t. I, p. 133.

Gabriel Astier révolutionnait le Vivarais, comme la belle Isabeau avait fait le Dauphiné. C'était un simple paysan de Clieu, qui, pendant ses crises extatiques, possédait une éloquence entraînant. Il développa d'abord l'esprit prophétique chez son père, dans toute sa famille et parmi les populations avoisinantes. Inquiété par l'intendant Bouchu, il se réfugia auprès de M^{me} de Bays, et fit subir son influence à toute la contrée.

Ses adeptes se réunissaient en conciliabules secrets pour se soustraire aux recherches de ceux que l'on dépêchait à leur poursuite. C'était surtout sur la cime des montagnes que se tenaient ces assemblées qui, de quatre à cinq cents personnes, s'élevèrent bientôt jusqu'à trois ou quatre mille. Les prophètes indiquaient le jour et le lieu de la réunion. Des émissaires en donnaient connaissance à plusieurs lieues à la ronde. On y accourait en foule, vieillards, femmes, enfants, sans armes, pour chanter les cantiques de Marot et de Théodore de Bèze. Des sentinelles étaient placées sur les rochers les plus escarpés, sur la cime des arbres isolés. Puis le président se dressait au milieu de la foule, et fixant ses regards inspirés vers le ciel, les mains étendues sur les assistants, il commandait au sommeil de les coucher à terre, à l'inspiration de descendre sur eux, « et à mesure que ces pauvres idiots se jetaient à la renverse, il abaissait insensiblement ses mains jusqu'à ce qu'il eût vu par terre toute l'assemblée (1). »

Excitée par le souffle de l'éloquence de Gabriel Astier, l'extase embrasa tout le Vivarais avec la rapidité d'une

(1) Brueys, t. I, p. 27-132.

traînée de poudre, et vers la fin de janvier 1689, ces exaltés osèrent faire leurs réunions en plein jour.

De Folleville, colonel du régiment de Flandre, marcha contre eux et dissipa les premières réunions, non sans faire beaucoup de victimes. Mais la mort même ne paraissait leur inspirer aucune crainte, et, massacrés en un lieu, ils se réunissaient dans un autre. On en avertit Bâville et son beau-frère, le comte de Broglie, lieutenant général du roi (16 février 1689). Ils partent de Montpellier, accompagnés des évêques de Lodève et de Viviers. Comme on ne disposait que de quatre compagnies de dragons et d'une égale quantité d'infanterie, on fait armer toutes les communautés du Vivarais, et on presse Folleville de réunir tout ce qu'il pourra trouver de troupes dans le pays.

« C'était sans doute, dit Brueys, un spectacle bien extraordinaire et bien nouveau; on voyait marcher des gens de guerre pour aller combattre de petites armées de prophètes (t. I, p. 156). »

Spectacle étrange, en effet, car les plus dangereux parmi ces petits prophètes se défendaient à coups de pierres, réfugiés sur des hauteurs inaccessibles. Mais le plus souvent ils n'essayaient même pas de disputer leur vie. Lorsque les troupes s'avançaient pour les attaquer, ils marchaient hardiment contre elles, en poussant de grands cris : « Tartara! tartara! Arrière Satan! » Ils croyaient, disait-on, que ce mot, *tartara*, devait, comme un exorcisme, mettre leurs ennemis en fuite, qu'eux-mêmes étaient invulnérables, ou qu'ils ressusciteraient au bout de trois jours, s'ils venaient à succomber dans la mêlée. Leurs illusions ne furent pas de longue

durée sur ces divers points, et bientôt ils opposèrent aux catholiques des armes plus efficaces.

Dans deux rencontres, sur la montagne de Chailaret, et non loin de Saint-Genieys, on en tua quelques centaines, on en prit un bon nombre, et le reste parut se disperser. Bâville jugeait les captifs, en faisait pendre quelques-uns, envoyait le reste aux galères; et comme rien de tout cela ne paraissait décourager les réformés, on continua à rechercher les assemblées du Désert, à égorger sans pitié ceux qui s'y rendaient, sans que ceux-ci songeassent encore à opposer une sérieuse résistance à leurs bourreaux. D'après la déposition d'une prophétesse nommée Isabeau Charras, consignée dans le *Théâtre sacré des Cévennes*, ces malheureux, martyrs volontaires, s'y rendaient, avertis d'avance, par les révélations des extatiques, du sort qui les attendait :

« Le nommé Jean Héraut, de notre voisinage, et quatre ou cinq de ses enfants avec lui, avaient des inspirations. Les deux plus jeunes étaient âgés, l'un de sept ans, l'autre de cinq ans et demi, quand ils reçurent le don; je les ai vus bien des fois dans leurs extases. Un autre de nos voisins, nommé Marliant, avait aussi deux fils et trois filles dans le même état. L'aînée était mariée. Étant enceinte d'environ huit mois, elle alla dans une assemblée, en compagnie de ses frères et sœurs, et ayant avec elle son petit garçon, âgé de sept ans. Elle y fut massacrée avec son dit enfant, un de ses frères et une de ses sœurs. Celui de ses frères qui ne fut pas tué fut blessé, mais il en guérit; et la plus jeune des sœurs fut laissée pour morte sous les corps massacrés, sans avoir été blessée. L'autre sœur fut rapportée, encore vivante, chez son père, mais elle mourut de ses blessures quelques

jours après. Je n'étais pas dans l'assemblée, mais j'ai vu le spectacle de ces morts et de ces blessés.

« Ce qu'il y a de plus notable, c'est que tous ces martyrs avaient été avertis par l'Esprit de ce qui devait leur arriver. Ils l'avaient dit à leur père en prenant congé de lui, et en lui demandant sa bénédiction, le soir même qu'ils sortirent de la maison pour se trouver dans l'assemblée qui devait se faire la nuit suivante. Quand le père vit tous ces lamentables objets, il ne succomba pas à sa douleur, mais, au contraire, il dit avec une pieuse résignation : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, que le nom du Seigneur soit béni ! » C'est du frère, du gendre, des deux enfants blessés et de toute la famille que j'ai appris que tout cela avait été prédit. »

Quelque temps après, Gabriel Astier, qui était parvenu à s'échapper lors du désastre de Chailaret, fut découvert à Montpellier. Il n'avait jamais prêché la révolte, — aucun prédicant ne le faisait, d'ailleurs, — mais la résistance passive et la résignation. « Il déclara dans son interrogatoire, dit Fléchier, que, lorsque la maladie de prophétiser lui prenait, et lui montait de la tête aux pieds, ce sont ses termes, il n'était pas en son pouvoir de se retenir. » Bâville le fit rouer vif, le 2 avril 1690, à Bays, sur les domaines de la principale disciple de la Bergère de Crest.

Cependant, dans le temps même de la défaite au Chailaret, c'est-à-dire au milieu de février 1689, l'événement était venu faire comprendre aux Cévénols qu'il y avait pour eux autre chose à faire que de tendre la gorge aux bourreaux du grand roi. Une assemblée de trois mille calvinistes, que guidait un prophète nommé Vallette, se rendait au village de Saint-Cierge. Un des officiers de

Folleville la surprend, descendant de la montagne en longue procession, et chantant des psaumes. Connaissant leurs habitudes pacifiques, il ordonne à ses troupes, malgré leur faible nombre, de tirer sur le cortège inoffensif. Quelques victimes sont jetées sur le carreau. Les calvinistes alors entourent la petite troupe, et, à coups de pierres, assomment le capitaine et quelques-uns de ses soudards. Le reste se sauve en désordre.

Cette première résistance démontra la nécessité de mettre sur pied des forces plus considérables. C'est ce que l'on fit, et bientôt le Vivarais parut rentrer dans le calme. Bâville et Broglie se transportèrent alors dans les Cévennes, où deux fameux prédicants, Brousson et Vivens, agitaient toute la province.

Claude Brousson, de Nîmes, défendait les causes de ses coreligionnaires, en qualité d'avocat de la cour mi-partie, à Castres, puis à Toulouse, quand cette Chambre fut incorporée au Parlement. C'était à son instigation, et chez lui, qu'avait eu lieu l'assemblée des députés réformés qui avaient résolu de continuer à se réunir, malgré la démolition de leurs temples. Après qu'il les eût vus tomber tous autour de lui sous le marteau des démolisseurs de Louis XIV, il se fit ministre de la religion persécutée, pour soutenir le zèle de ceux dont la foi était battue en brèche par les séductions, par les menaces, déjà même par les persécutions. Infatigable, il fuyait à Genève, en Hollande, lorsque le péril devenait trop pressant, mais il revenait toujours là où l'appelaient les devoirs qu'il s'était faits. Dans un de ces séjours si tourmentés qu'il fit dans sa patrie, il parcourut le Vivarais et le Dauphiné, étudia les merveilles qu'y accomplissaient les disciples de Gabriel Astier et de la Belle Isabeau, et il écrivit même une

Relation des prodiges du Vivarais. Enfin, vendu par un traître qu'alléchaient les trois mille livres promises à ceux qui livreraient un ministre, il fut arrêté à Oléron, le 18 septembre 1698, lorsqu'il se disposait à quitter encore une fois la France. Conduit d'abord à Pau, il se vit enfermé dans ce même château où était né le prince qui avait donné à ses anciens coreligionnaires les garanties de l'édit de Nantes.

Bâville réclama cette proie, et Brousson fut transféré à Montpellier. Une fois l'occasion s'offrit à lui de s'échapper sur la route : il dédaigna de le faire. Le 4 novembre il comparut devant ses juges. Sa défense fut simple et digne : « Dans un discours d'un quart d'heure qu'il prononça avec beaucoup de fermeté, il dit qu'il était ministre de l'Évangile ; il avoua qu'il en avait exercé les fonctions en France ; et enfin il s'attacha principalement à faire valoir la réputation d'homme d'honneur et d'homme de bien qu'il s'était acquise dans ce royaume et dans les pays étrangers (1). »

Il était difficile de trouver là les bases d'une condamnation capitale. Mais, sans qu'aucune pièce lui fût communiquée par avance, et sans qu'il lui fût permis de démontrer la fausseté d'une allégation calomnieuse, on l'accusa d'intelligences avec les ennemis de l'État, et il fut condamné à être rompu vif sur la roue, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire.

En somme, le crime qu'expiait Brousson par ce supplice atroce, c'était d'avoir prononcé des sermons empreints du plus pur esprit de l'Évangile. Il comparait, dans

(1) Brueys, t. I, p. 277.

les termes suivants, les deux Églises de Rome et de Genève :

« La colombe est un animal pur et net qui ne se souille pas dans les ordures. De même, l'Église de Jésus-Christ est pure et exempte de souillures de ce siècle ; mais l'Église romaine, qui, depuis plusieurs siècles, se souille de toutes sortes d'impuretés, n'est donc pas la colombe de Jésus-Christ !

« La colombe est un animal doux et pacifique. De même la vraie Église est douce, paisible, charitable, débonnaire ; mais l'Église romaine, qui fait de si grands maux aux fidèles, qui les dépoille de leurs biens, qui les chasse de leurs maisons, qui les traîne dans des basses-fosses, qui leur fait souffrir les cruels tourments de la géhenne et de la galère, qui les fait mourir dans les plus horribles supplices ou qui les fait massacrer inhumainement... Ah ! elle n'est pas la colombe de Jésus-Christ !

« La colombe est un animal très-faible ; elle n'est pas armée de griffes, ni d'un bec terrible pour se défendre. De même l'Église de Dieu est ordinairement faible et opprimée par ses ennemis ; mais l'Église romaine est puissante et terrible aux yeux de la chair : elle est la bête mystique à qui le dragon a donné sa puissance et son trône, et de qui la terre a dit : « Qui est semblable à la bête et qui pourra combattre contre elle ? » Donc elle n'est pas la colombe de Jésus-Christ.

« Les biens du monde sont périssables, mais les biens célestes sont éternels. Ceux qui ne veulent pas souffrir avec Jésus-Christ ne règneront pas un jour avec lui. Ils ont leur partage en cette vie ; mais un jour leur portion sera dans l'étang de feu et de soufre ; mais pour vous,

pauvres fidèles qui êtes persécutés pour la justice, réjouissez-vous dans le Seigneur, car le royaume des cieus est à vous !

« Ah ! que vous êtes heureux, vous qui maintenant êtes chassés de vos maisons pour la cause de l'Évangile, car un jour vous serez reçus dans les tabernacles éternels ! Que vous êtes heureux, vous qui maintenant faites votre séjour dans les bois, dans les déserts, dans les fentes des rochers et dans les cavernes ; car un jour vous habiterez le palais du roi des rois, et vous serez éternellement abreuvés au fleuve de ses délices. »

Il faut tout dire. Comme si, cette fois, Bâville eut reculé devant l'accomplissement de son infamie en présence de ce juste qu'il allait attacher au gibet des plus vils assassins, il ordonna qu'après avoir été seulement présenté à la question, mais sans y être appliqué, Brousson fût pendu d'abord, pour n'être roué qu'après sa mort.

C'était le matin, aux portes de la ville, sur de vastes terrains élevés, sorte de calvaire destiné alors au supplice des protestants seuls. Là se dressaient la potence, la roue, le bûcher, et tous les sombres instruments de la torture. Le soleil radieux du Midi éclairait la scène et l'on voyait se dérouler à tous les coins de l'horizon des perspectives peut-être uniques dans le monde : au Sud, la ligne bleue de la Méditerranée ; puis à l'Ouest, le Canigou, dans les Pyrénées ; à l'Est, le mont Ventoux, auprès des Alpes ; au Nord, le pic Saint-Loup, la sentinelle avancée des Cévennes. C'est aujourd'hui la splendide place du Peyrou, l'orgueil de Montpellier. Monté sur l'échafaud, Brousson voulut faire entendre pour la dernière fois au peuple cette voix sympathique qui lui avait si souvent prêché le courage et la patience. Le bruit de dix-huit tambours couvrit

ses paroles, et le bourreau, plus troublé que le patient, le lança dans l'espace et dans l'éternité.

Vivens était un prophète d'un tout autre tempérament. Né dans les derniers rangs du peuple, il avait exercé, comme son père, la profession de cardeur de laines. Petit, boiteux, mais robuste et infatigable, d'un esprit vif et fécond en ressources, hardi jusqu'à la témérité, on peut dire que celui-là appartenait à l'Église militante, et il ne craignit pas de prendre plusieurs fois l'offensive contre les soldats du roi.

Il avait vu le jour à Valleraugue, dans les Hautes-Cévennes, et ses premières années n'avaient pas annoncé, dit-on, un futur ministre de l'Évangile. La persécution le ramena dans de meilleures voies, et on le compta bientôt parmi les prédicants les plus en faveur.

Après avoir quitté une première fois la France, il y rentra pour organiser la résistance armée, et il se vit dans peu de temps à la tête d'une troupe de quatre cents révoltés. Bâville mit sa tête à prix, et il fut traqué dans les montagnes comme une bête fauve. Mais les cavernes, les chaumières, les châteaux, lui offraient des asiles inviolables. Pour toute réponse, il rassembla ses hommes et fit tuer, ou tua de sa main quelques ecclésiastiques et quelques officiers désignés à sa vengeance par le zèle qu'ils avaient déployé contre les réformés. Ceux qu'il marquait pour la mort ne tardaient pas à tomber sous des coups mystérieux, frappés dans leurs demeures ou par les chemins.

La terreur régnait dans le pays, lorsqu'un prédicant, ami et confident de Vivens, s'étant laissé saisir par les agents de Bâville, faiblit en présence de la torture, et fit connaître que quatre dragons de la garnison entretenaient

des relations avec Vivens. On les fait venir, on leur vend le pardon au prix d'une trahison, et ils conduisent un détachement au lieu où ils avaient un rendez-vous avec le ministre proscrit.

Surpris avec deux de ses lieutenants, Carrière et Capiou, mais non abattu, Vivens avait déjà tué quelques-uns de ceux qui venaient pour le saisir, lorsqu'un officier des milices, se hissant au sommet des rochers qui dominaient la caverne qui lui servait de retraite, voit à quelques pas de lui le prédicant qui se disposait à faire une nouvelle victime. Il abaisse son fusil et le tue presque à bout portant.

Conduits triomphalement à Alais, Capiou et Carrière y furent pendus. Ce supplice, le plus doux de tous ceux qui attendaient les prédicants, ne pouvait satisfaire Bâville, qui en ménageait un plus terrible à Vivens, s'il fût tombé vivant entre ses mains. Faute de mieux, il fit le procès à la mémoire du ministre « dont la mort même n'avait pu effacer la fureur et la rage, qu'on voyait encore peintes sur son visage lorsqu'on le jeta dans le feu, où il aurait bien mieux mérité d'être jeté tout vivant, » dit l'abbé Brueys avec un vif sentiment de regret (1).

Après la mort de Vivens, de Brousson, et de quelques prédicants moins célèbres, il y eut, de 1697 à 1700, trois ou quatre années d'accablement extrême pendant lesquelles les résistances parurent moins vives dans les Cévennes. Mais bientôt la guerre contre l'Espagne, en absorbant toute l'attention de Louis XIV et toutes les forces disponibles du royaume, vint ranimer l'espoir et l'énergie des calvinistes.

(1) Brueys, t. II, p. 63.

Les logements militaires n'avaient pas cessé, ni, par conséquent, les causes légitimes d'irritation. Les poursuites contre les prédicants, surtout, redoublaient d'activité. En 1699, ce fut le tour de Pierre Roman, qui, quelques années auparavant, par un dévouement sublime, s'était laissé prendre au lieu et place de Brousson, qu'il considérait comme plus utile que lui à la cause commune.

« Je parus, dit-il, devant l'intendant et le comte de Broglie, qui me reçurent d'un visage ouvert, me promettant la vie si je déclarais la retraite de Vivens et de Brousson avec leurs complices, et si je leur nommais ceux de ma connaissance qui fréquentaient les assemblées : « S'il n'y a point d'autre moyen de sauver ma vie, leur « dis-je, faites-moi exécuter tout à l'heure, car si telle « est la volonté de Dieu, je suis aussi prêt à mourir que « vous à me condamner. » Sur cela le comte de Broglie me prit par les cheveux et, m'ayant donné deux ou trois secousses, me dit que s'il n'y avait point de bourreau pour me pendre, il en ferait lui-même l'office (1). »

Le gouverneur en fut pour ses frais de zèle et de bonne volonté, car le captif fut sauvé par le dévouement, aussi héroïque qu'ingénieux, d'une jeune fille qui trouva moyen de le tirer des mains de ses gardes, dans le propre château qui abritait Broglie et Bâville. L'indomptable prédicant ne changea rien à ses habitudes ; arrêté une seconde fois, dans la nuit du 9 au 10 août, il fut délivré de vive force par des protestants en armes. Ne pouvant se saisir des ravisseurs, on s'en prit aux habitants du bourg où ce sauvetage avait été opéré. Les prisons se remplirent. Deux innocents périrent sur la roue, six

(1) Court, t. I, p. 17.

moururent par suite des mauvais traitements qu'ils subirent, dix-sept furent envoyés aux galères.

Trois autres prédicants furent suppliciés vers la même époque : Claude Maire, dit Caucadon, fut pendu ; Isaac Salomon et David Raoul furent roués vifs. Ce dernier était un simple laboureur ; l'Esprit de Dieu descendit sur lui, comme jadis sur les apôtres, et tout à coup il se mit à prêcher avec une grande éloquence.

Doué d'une force prodigieuse, ses souffrances, sur la roue, furent extrêmes. Il reçut, dit-on, « cent trois coups de barre, le sang lui sortait par la bouche : elle ne fut ouverte que pour bénir le Seigneur, il n'en sortit aucune plainte, ni aucune marque d'impatience (1). »

Il y eut, en 1704, une explosion nouvelle de prophètes. Ils pleuvaient du ciel, ils sourçaient de terre et des montagnes de la Lozère jusqu'aux rivages de la Méditerranée, on les comptait par milliers. Les catholiques avaient enlevé aux calvinistes leurs enfants : Dieu se servit des enfants pour protester contre cette prodigieuse iniquité. Le gouvernement du grand roi ne connaissait que la violence. On arrêta en masse, au hasard, ces *prophètes-enfants*, on fouetta impitoyablement les plus petits, on brûla la plante des pieds aux plus grands. Rien n'y fit, et il y en avait plus de trois cents dans les prisons d'Uzès, lorsque la faculté de Montpellier reçut l'ordre de se transporter dans cette ville pour examiner leur état. Après de mûres réflexions, la docte faculté les déclara « atteints de fanatisme (2). »

(1) Court, t. I, p. 24, 23.

(2) Court, t. I, p. 26.

Cette belle solution de la science officielle, qui aujourd'hui encore n'en saurait pas dire beaucoup plus long sur cette question, ne mit pas un terme à ce flot débordant d'inspirations. Bâville publia alors une ordonnance (septembre 1704) pour rendre les parents responsables du *fanatisme* de leurs enfants.

« On mit des soldats à discrétion chez tous ceux qui n'avaient pu détourner leurs enfants de ce dangereux métier, et on les condamna à des peines arbitraires. Aussi tout retentissait des plaintes et des clameurs de ces pères infortunés. La violence fut portée si loin que, pour s'en délivrer, il y eut plusieurs personnes qui dénoncèrent elles-mêmes leurs enfants, ou les livrèrent aux intendants et aux magistrats, en leur disant : « Les voilà, nous nous en déchargeons, faites-leur passer vous-mêmes, s'il est possible, l'envie de prophétiser (1). »

Vains efforts ! On enchaînait, on torturait le corps, mais l'esprit restait libre, et les prophètes se multipliaient. En novembre, on en enleva plus de deux cents des Cévennes, « que l'on condamna à servir le roi, les uns dans ses armées, les autres sur les galères (Court de Gébelin). » Il y eut des exécutions capitales, qui n'épargnèrent pas même les femmes. On pendit à Montpellier une prophétesse du Vivarais, parce qu'il sortait de son nez et de ses yeux du sang, qu'elle appelait des larmes de sang qu'elle pleurait sur les infortunes de ses coreligionnaires, sur les crimes de Rome et des papistes...

Une sourde irritation, un flot de colère longtemps contenue grondait depuis longtemps dans toutes les poi-

(1) Court, p. 27.

trines, au bout de ces vingt années d'intolérables iniquités. La patience des victimes ne lassait pas la fureur des bourreaux. On songea enfin à repousser la force par la force.

Il faut se rappeler aussi les incroyables extorsions du fisc, les impôts écrasants, leur levée par les garnisaires que le gouvernement mettait à la disposition des fermiers généraux. On accusait, non sans raison, les curés, qui dressaient les rôles pour la taille et la capitation, de décharger les catholiques pour faire peser tout le faix des charges publiques sur les calvinistes, et même sur les nouveaux convertis (1). Souvent les receveurs faisaient vendre jusqu'aux derniers meubles des insolubles. Ceux-ci en pendirent quelques-uns aux arbres de la route, avec les registres des impositions suspendus à leur cou (2).

La situation était donc devenue intolérable. Les soudards remplissaient toutes les demeures. Le village de Pont-de-Mont-Vert en avait, à lui seul, trois compagnies. L'abbé Du Chayla encourageait leurs excès. Nous avons raconté la scène terrible qui donna le signal du soulèvement.

Du Pont-de-Mont-Vert, les insurgés, guidés par Esprit Séguier, volent à Frugières, au village de Saint-Maurice, et, vainqueurs partout, vont goûter quelques instants de repos au sommet de la montagne qui domine le pays. Ils redescendent sur Saint-André-de-Lancize, « précipitent le curé du haut du clocher où il s'était réfugié, et le livrent ensuite à ses propres paroissiens, qui l'égorgent, après lui avoir coupé le nez et les lèvres (3). »

(1) Duval, *Histoire du soulèvement des fanatiques*, p. 31.

(2) Duval, p. 35.

(3) Brueys, t. II, p. 100.

Il semble que le saut du haut du clocher suffisait et rendait l'égorgement inutile. Mais Brueys, qui ne voit rien des férocités que commettent les catholiques, exagère à chaque page jusqu'à l'absurde les représailles de leurs victimes.

Ceux-ci manquaient d'armes. Pressentant qu'ils ne tarderaient pas à être attaqués, ils résolurent d'aller en chercher au château de la Devèze. Le châtelain repousse leur demande, fait tirer sur eux. Ils s'élancent, enfoncent les portes, massacrent trois générations, M. de la Devèze, sa vieille mère, sa jeune fille, le frère de celle-ci, un oncle, et un de leurs serviteurs, ils pillent le château et se retirent après y avoir mis le feu.

Trois jours avaient suffi à Esprit Séguier pour accomplir ces terribles justices. Frappés de stupeur à la nouvelle du meurtre de l'archiprêtre, Broglie et Bâville montent aux Cévennes, accompagnés de toute la noblesse du pays, à la tête de ceux de leurs tenanciers qu'ils ont pu contraindre à les suivre, arrivent à Pont-de-Mont-Vert, puis retournent à Montpellier après avoir laissé le commandement des troupes au capitaine Poul.

Ce hardi partisan, qui allait conquérir dans les Cévennes une si sinistre renommée, avait fait son apprentissage en Allemagne, en Hongrie, dans le Piémont, contre les *Barbets* des vallées de la Savoie. C'était un homme de haute taille, de tête et de main, robuste, énergique, infatigable, intrépide, sans pitié pour les faibles et pour les vaincus.

Il fixa son quartier général à Florac, et ne tarda pas à surprendre les Camisards dans la petite plaine de Font-Morte. Il les tailla en pièces, et s'empara de la personne des trois principaux chefs, Esprit Séguier, Pierre Nouvel et Moyse Bonnet.